

La fête, la mémoire

Fidélité et infidélité

*Mohammed SEFFAHI **

Si la fête est un des espaces de temps de la célébration de la mémoire, elle en est aussi un des points mobiles, une reformulation, une “différence”. Là réside la capacité de traversée des frontières de la fête quand elle est objet de don.

L' univers significatif de la fête ne peut correspondre seulement à une modalité fonctionnelle. Dans toute réalité sociale, on peut voir dans la constitution de la fête la forme la plus élémentaire mais en même temps la plus générale d'une structuration des rapports à l'origine. Par souci de simplification je parlerai ici de la fête, mais à travers ce terme, c'est en réalité d'une structure complexe dont il sera question. En effet, qu'est-ce qui confère à la fête sa nécessité sociale ? En d'autres termes, existe-t-il une dynamique structurelle particulière à la fête ?

L'intensité de la trace

On peut dire que la fête, dans sa fonction de médiation symbolique, se présente comme un élément d'échange social. L'objectivité socio-culturelle de la fête procède en effet, à partir d'un mouvement de retour sur soi, de la projection du lieu d'origine, son sens, et constitue en ce lieu la célébration de la mémoire comme source originelle où toute signification perdue pourra être retrouvée, où toute situation nouvelle possède déjà son sens assigné : celui de servir de fondement fixe, de référent essentiel et de garant originel.

S'il la fête comporte nécessairement l'intervention d'une mémoire, si elle n'est rien d'autre en fin de compte que cette mémoire qui se manifeste, cela n'implique absolument pas que la fête soit une mémoire “fidèle”. Fonctionnellement, on pourrait dire que c'est plutôt le contraire qui est vrai puisque, c'est toujours à partir du point mobile d'une réalité sociale et de son système significatif que la fête est reconstituée ; la fête est toujours entraînée

rétrospectivement dans le sillage de la pratique significative actuelle. Elle est toujours d'une certaine façon reconstruite ou reconstituée à partir du contexte et des conditions qu'on lui pose. Mais cela n'empêche pas que la célébration qu'elle donne vient toujours de loin et offre, grâce à ce détournement, le moyen de réintégrer la signification qu'elle entraîne dans la continuité d'une structure de sens sans cesse reformulée. Ce détournement permet ainsi de refondre toute “différence”⁽¹⁾ de signification dans une identité maintenue.

La fête se présente donc comme l'expression d'une identité subjective, intégrale, et néanmoins “inalienable”, c'est-à-dire appartenant de manière originelle aux sujets compris dans la dimension de leur propre procès d'autoproduction historique. Les personnes qui célèbrent “leur” fête se saisissent dans la perspective de leur propre historicité, s'impliquent dans la “réciprocité d'autrui”, de “l'appartenance au monde” et de la reconnaissance de soi dans le monde. La fête produit la continuité et la permanence du sens à travers la “différence” de la signification. Elle devient ainsi un des lieux qui porte le sens et peut le donner.

Donner la fête

L'univers de l'étranger m'apparaît constituer un centre de gravité par rapport à la fête, non parce que la fête serait la forme spécifique aux étrangers, mais plus fondamentalement la fête donnée à l'autre, au différent, à l'inconnu, pose radicalement la question de la clôture de l'espace connu et nous amène à nous interroger sur le pourquoi de cette frontière.

* Sociologue
ARAFDES, Vénissieux.

Cette perspective nous conduit directement à dire que la fête en tant que lien permettant de traverser les frontières qui séparent les groupes, est un espace susceptible de nourrir des liens là où existait la rivalité ou à tout le moins l'ignorance mutuelle. La fracture ouverte au cœur d'un groupe social par la présence de l'étranger peut être réduite, ou même annulée éventuellement par la fête en tant que "don" qui vise et vient amoindrir la distance qui permet de transformer le différent, dans une certaine mesure du moins, en du pareil.

La fête contribue à réduire la distance et fonctionnerait comme un espace de conciliation pour rapprocher des groupes que "l'ordre" de leur origine sépare. Elle domestique des passages où se croisent du connu et de l'inconnu. C'est cette forme qui permet d'articuler en une seule séquence d'actes, l'exclamation "toi le différent", l'élément émotionnel à une fonction relationnelle.

Donner la fête prend ainsi la forme spécifique d'un don au sens où elle donne et donne généreusement sans regarder ni à la dépense ni à son apparente improactivité. Avec G. Bataille, on peut penser que "l'accent est placé sur la perte qui doit être la plus grande possible pour que l'activité prenne son sens véritable"(2). Véritable sens, parce qu'elle porte un message singulier : elle ne fait pas que simuler les sentiments, elle les donne à voir.

La spécificité de la fête ne réside pas seulement dans l'étalage d'émotions peu communes dans la vie quotidienne, mais précisément dans l'exagération dramatique des sentiments qu'on y exprime. Ainsi, l'étranger peut être sujet et objet du don de la fête, sans qu'entre ces deux positions il y ait obligation de retour. C'est à ce prix que la fête fait éclater les cadres limitatifs de l'espace qui tend à enfermer chacun des groupes sur lui-même et amène à ré-aménager dans la société des espaces transculturels parce que celle-ci doit fondamentalement composer avec la figure de l'étranger.

(1) Jacques DERRIDA, De la grammaire. Ed.de Minuit, 1967, p.236.

(2) Georges BATAILLE, La Part Maudite. Ed.de Minuit, 1967, p.26.27.

FETES ET COMMUNAUTE TURQUE EN FRANCE

Entretien avec M.E., 36 ans, d'origine turque, en France depuis 15 ans.

Ecart d'identité : Quelles fêtes sont célébrées par les Turcs en France ?

M.E. : D'abord, on peut différencier les fêtes religieuses et les fêtes "nationales" turques. Dans les fêtes religieuses, il y a la fête du Sacrifice ou fête de l'Aïd, deux mois après le Ramadan. A la fin du Ramadan, il y a la "Fête du Sucre". Il y a aussi la fête de "Achoura", qui est le nom d'un plat que l'on distribue, que l'on partage entre familles, entre amis ou dans le quartier. Dans les fêtes "nationales", il y a le 23 Avril, la "Fête des Enfants" qui est la fête dédiée aux enfants par Ataturk pour le jour de l'inauguration de l'Assemblée Nationale le 23 Avril 1920. Cette fête a été reconnue par l'ONU en 1992 comme Fête Internationale des Enfants. C'est d'ailleurs une fête qui est parfois célébrée dans certaines écoles françaises car c'est une fête collective, une fête de la laïcité, on y dit des poèmes, on joue des pièces de théâtre... On peut dire que l'Aïd et la Fête des Enfants sont les deux fêtes les plus célébrées en France par la communauté Turque. Cependant il faut préciser que les fêtes n'ont pas la même importance pour les adultes et pour les jeunes. Pour la première génération, la fête la plus célébrée est celle du Sacrifice. En revanche, plus on avance vers les deuxièmes ou troisièmes générations, plus les fêtes religieuses perdent de l'importance. On ne pratique pas de la même façon, pour les anciens c'est plus religieux, pour les jeunes c'est plus culturel. En Turquie, la fête du Sacrifice dure quatre jours. C'est le moment de rendre visite aux personnes âgées, de la réconciliation, d'acheter des habits neufs, surtout pour les enfants car c'est le moment où on s'habille le mieux possible. Avant dans mon village en Turquie les jeunes adultes se regroupaient et sortaient. C'était l'occasion de rencontrer des jeunes filles, de faire connaissance... C'était un moment reconnu en tant que tel, un moment pour s'amuser. On célébrait les fêtes non seulement comme fêtes religieuses, mais aussi comme une synthèse de la culture traditionnelle turque. Les fêtes ne se basaient pas seulement sur la religion. Maintenant, on a perdu cet aspect des choses, le sens de la fête a changé. Pour ce qui concerne les jeunes d'origine turque en France, ils n'ont pas une pratique volontaire, ce n'est pas une participation directe, c'est à travers leurs parents. J'ai interrogé des jeunes, qui sont arrivés en France vers 8-10 ans, je leur ai demandé : "A quoi vous pensez quand on vous dit la Fête ?". Ils ont dit : le 23 Avril, la fête du Sacrifice, Noël.

E.d'I. : Et pour les adultes en France ?

M.E. : Pour les adultes, la fête, c'est le moment de joie, de rencontre entre familles, entre amis... La pratique des immigrés est la même qu'au village, mais on ne trouve pas la même ambiance. Il y a quelque chose qui manque. On reste dans la famille, mais il n'y a pas la famille élargie. En Turquie, il y a aussi le village, le quartier, tout le monde vit la même chose. Ici, il y a beaucoup de nostalgie car c'est le moment où on cherche à retrouver ses racines, mais on ne le vit pas de la même manière. J'ai l'impression que de plus en plus de gens font le Ramadan. Depuis 15 ans que je suis ici j'ai vu un changement. Il y a des enfants qui pratiquent le Ramadan à l'école primaire. Ils ne vivent pas la fête de la même manière. Mais les fêtes de France, comme Noël les ont "imprégné", ils sont entre les deux. Je ne sais pas si c'est une recherche d'identité.

E.d'I. : Que diriez-vous du rapport aux Fêtes célébrées en France ?

M.E. : Les personnes de la première génération savent que Noël est très important, aussi important que l'Aïd pour nous, mais ils ne le fêtent pas. En revanche, certains fêtent le Jour de l'An. On retrouve alors une participation des jeunes et des adultes. C'est le jour où l'on prépare un bon repas. C'est une fête qui a été bien intégrée. On la mélange un peu avec Noël. Par exemple parfois on achète un sapin pour le Jour de l'An en Turquie. Certaines familles commencent aussi à fêter Noël ici pour que leurs enfants ne se sentent pas écartés. D'autres achètent un cadeau alors que ce n'est pas l'habitude, et ils l'offrent au Jour de l'An, comme ça leur enfant à la rentrée scolaire de Janvier a un cadeau comme les autres enfants.

Propos recueillis par Anne LE BALLE